

JOBS DE RÊVE

Guide de montagne, pilote d'essai, hacker ou encore délégué du CICR... Bilan vous présente des professionnels aux métiers enviés et vous livre les clés de leur succès.

PAR DINO AUCIELLO, FABRICE DELAYE, PIERRE-YVES FREI, MARY VAKARIDIS, MYRET ZAKI

PHOTO: INTI ST. CLAR/DIGITAL VISION/GETTY IMAGES

Comment Benoît Aymon a-t-il pu parcourir durant dix-huit ans la planète pour l'émission de la TSR *Passe-moi les jumelles*? Simple, il a lui-même créé le magazine, avec Pierre-Pascal Rossi. Quant à Victor-Emmanuel de Sa, il a transformé sa passion secrète – le hacking – en gagne-pain lucratif dans la sécurité informatique. Et s'il est devenu un des designers automobiles les plus en vue, Marco Piffaretti le doit à son obstination qui lui a fait tourner le dos à une carrière d'ingénieur. Avec déjà en tête l'idée de magnifier les courbes des plus beaux bolides. La leçon à tirer de ses parcours? Pour décrocher un job de rêve, le meilleur moyen est de l'inventer soi-même. Grégoire Evéquoz, directeur de l'Office pour l'orientation, la formation professionnelle et continue du canton de Genève, analyse: «L'expression «job de rêve» est utilisée dans le processus de choix d'un métier. C'est un idéal. Une étape qui permet de déterminer les contours de ce que sera l'activité réelle. Ceux qui font des jobs extraordinaires sont parvenus à réaliser ce souhait. Comme ces métiers ont souvent trait à l'humanitaire, à la créativité, ou aux sensations fortes, ce sont des univers créés par la personne. Du job sur mesure.»

FOCUS

Des travailleurs

Les Suisses travaillent en moyenne 42,4 heures par semaine, ce qui les place en tête de l'OCDE, avec la Corée, l'Islande et la République tchèque. La Belgique, l'Italie et la France ferment la marche.

Longévité

L'espérance de vie des Suisses est l'une des plus élevées du monde: 82,2 ans. Les Japonais atteignent 82,7 ans, tandis que la moyenne des pays de l'OCDE est de 79,3 ans.

Retraite

Les Suisses sont ceux qui partent le plus tard à la retraite, à 66 ans. En France, l'âge effectif est de 58,7 ans, pour une limite fixée à 60 ans.

De son côté, Annabelle Péclard, du bureau lausannois de conseil Didisheim, met en garde: «Attention à ne pas idéaliser le sort des personnages de votre dossier. Pour arriver où ils sont, ils ont travaillé dur et accepté de prendre des risques.»

Pour peu que la tâche soit en adéquation avec les aspirations du sujet, des jobs de rêve, il y en a même à l'administration publique. Professeur à l'Institut des hautes études en administration publique, Yves Emery relève: «Certaines personnes apprécient le service à la collectivité. Dans le cadre de nos recherches, nous rencontrons des salariés de base qui travaillent par exemple dans la police, le service du cadastre, ou encore les parcs et promenade. Ils ont souvent commencé leur carrière dans le secteur privé. Dans le public, ils sont sensibles au fait d'être utiles à la communauté.»

DES DÉFIS ACCESSIBLES

«Pour s'épanouir à son travail, il faut être stimulé par des défis auxquels on est en mesure de répondre. Face à des exigences trop élevées, le collaborateur sombre dans l'angoisse. Et il se noie dans l'ennui si la tâche est trop facile», relève Annabelle Péclard.

Yves Emery constate que la rémunération n'est qu'un facteur de satisfaction parmi d'autres. «Le salarié doit avoir l'impression d'être payé correctement. Mais cet élément pèse moins lourd que les aspirations personnelles et l'intérêt des tâches quotidiennes.» Certes, certaines personnes ont pour priorité de devenir riches. Dans la banque, l'argument décisif reste l'argent. Pourtant même dans cette branche, le trader Jonathan Herbert vibre davantage pour sa passion de «dénicher la valeur» que pour quelques dollars de plus.

Annabelle Péclard renchérit: «Les études montrent qu'une augmentation de salaire n'a qu'un effet à court terme. En revanche, la réputation et l'image de l'entreprise jouent un grand rôle dans son attractivité. Les raffineries pétrolières ont maintenant de la peine à recruter, tandis que le secteur du développement durable est très demandé.» ■



PILOTE D'ESSAI Philippe Deleume

«Voir grandir un avion comme un bébé est passionnant»

Tozeur, sud de la Tunisie, octobre 2006. Parti d'Istres quelques heures plus tôt, le Falcon X attend le retour de l'équipe qui entoure Philippe Deleume en chauffant sous un soleil tellement plombé qu'il a écrasé le moindre son. Cela ne suffit pas encore au chef de l'équipe de 15 pilotes d'essai de Dassault Aviation. Malgré les 60 degrés à l'ombre à l'heure du décollage, il prend le cap du désert de sel du Chott el-Jérid qu'il rase à près de 700 km/h pour augmenter encore la température externe. Les ingénieurs veulent vérifier que l'avion reste performant même dans ces conditions extrêmes. Tout fonctionnant parfaitement, Philippe Deleume va, malgré ses plus de 10 000 heures de vol, pouvoir une fois encore se prendre pour Icare. Songe-t-il alors au gamin qui partait à vélo de Versailles à Orly pour rattrasser devant les avions? Philippe Deleume répond en tout cas que, même dans ses rêves les plus fous, il n'avait pas imaginé devenir pilote d'essai chez Dassault, mais que oui: «C'est bien un job de rêve.» Parce que les pilotes d'essai de l'avionneur français sont les seuls à voler à la fois sur des avions d'affaires et des chasseurs, ce qui, traduit dans la langue de Philippe Deleume, signifie mach 0,96 avec le X et mach 1,6 avec un Rafale. Mais aussi parce qu'ils participent à toutes les étapes du développement des avions: des études avant projet à la formation des équipages en passant par le marketing et la livraison. Pour des clients parfois pilotes militaires, comme lui-même qui est sorti de l'Ecole de l'air en 1975, ou stars du business et du sport à l'instar du passionné Ratan Tata et d'une brochette de pilotes de F1 et de pros du golf.

«Voir grandir un avion comme un bébé» est déjà un aspect passionnant de ce métier dans lequel Philippe Deleume a gagné ses galons à l'Imperial Test Pilot School en Angleterre, puis au Centre d'essais en vol d'Istres qui certifie les ULM comme les Airbus. Mais rien ne vaut l'adrénaline des essais extrêmes: du froid polaire qu'il va chercher en pays inuit au Canada aux aéroports d'altitude de La Paz ou Leadville dans le Colorado en passant par les pistes inondées de Cranfield en Grande-Bretagne, le givre et la foudre des cumulonimbus au-dessus de l'Atlantique ou les bourrasques de vent de Keflavik en Islande.



PHOTOS: DR

ALPINISTE ET GUIDE DE MONTAGNE JEAN TROILLET

Jean Troillet est décidément infatigable. A 63 ans, l'alpiniste continue de défier la montagne, particulièrement la chaîne de l'Himalaya. «Je repars au Népal à fin août.» Le premier contact avec ces sommets, le Suisse-Canadien s'en souvient très bien, c'était en 1982. «J'ai ressenti mes gênes de l'altitude là-haut! C'était réellement une sensation de plénitude.» Puis Jean Troillet gravit en 1986 l'Everest avec son compagnon de cordée Erhard Loretan, récemment disparu. En quarante-trois heures aller-retour, un record de vitesse. A ce jour, ce père de trois enfants, domicilié à La Foutly en Valais, compte à son palmarès dix sommets de plus de 8000 mètres. Des ascensions sans oxygène, en style alpin. «Ces instants que l'on partage avec sa cordée dans la nature sont très forts, comme lorsque l'on choisit la voie à prendre. Même si la plupart du temps, il faut savoir revenir sur ses pas quand la montagne dit non.»



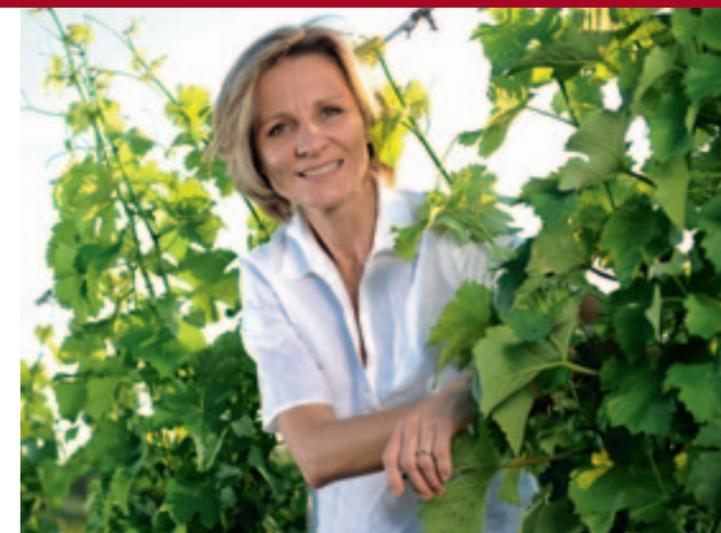
HUMORISTE LAURENT FLUTSCH

«Je suis incapable de renoncer à un beau projet.» Laurent Flutsch dort peu. Ce qui permet à l'archéologue de cumuler les jobs de rêve. Connu du public comme protagoniste de l'émission satirique *La soupe* sur la RSR, Laurent Flutsch (50 ans) est dans le civil directeur du Musée archéologique de Lausanne-Vidy à 75%. Il a monté l'exposition actuelle *Avance, Hercule!*. «Des jobs de rêve, j'en ai cinq ou six...», déclare le Vaudois. Il fait de la scène avec le spectacle *Les ravages de l'ennui chez les oursins*. L'auteur écrit pour Yann Lambiel ou Sandrine Viglino et appartient encore à l'équipe du magazine *Vigousse*. «Je suis en fait un paresseux incapable de renoncer à un beau projet. Heureusement, je dors peu... Cinq heures de sommeil me suffisent.» L'archéologue est venu à l'humour grâce à la rencontre de ténors de la RSR en 1997, lors d'une série d'été consacrée aux vestiges gallo-romains. Il participe aux côtés d'Ivan Frésard au lancement de *La soupe est pleine*, en 2000. Depuis, les contributions s'enchaînent, tandis qu'il s'évertue à jongler avec le tout. «Je devrais lâcher l'une ou l'autre de mes activités. Mais je ne peux pas. J'aime tout.»



ŒNOLOGUE SIMONE DE MONTMOLLIN

«L'œnologie ne se résume pas aux dégustations.» Simone de Montmollin vit pleinement sa passion pour la biochimie et le vin. «La famille de mon père tenait un domaine viticole en Allemagne. J'ai toujours baigné dans cet univers. L'œnologie alliait mon intérêt pour la biochimie et pour le vin comme produit synonyme de plaisir et de partage.» Directrice de l'Union suisse des œnologues, Simone de Montmollin apprécie la diversité du métier. «L'œnologie est un chercheur, un vigneron, un commerçant ou encore un vulgarisateur.» Formée à l'Ecole d'ingénieurs de Changins, cette candidate genevoise PLR aux élections fédérales a embrassé cette carrière sur le tard, après avoir développé un projet de communication dans le secteur médical. Et les dégustations? «Bien sûr, c'est un exercice passionnant dans lequel beaucoup se spécialisent. Je regrette le manque d'humilité chez certains devant le travail du viticulteur. Le vin est un produit vivant qui exprime à la fois la terre et le travail humain de création. Ce métier ne va pas sans crève-cœur, comme lorsque vous voyez une année de travail anéantie par dix minutes de grêle.»

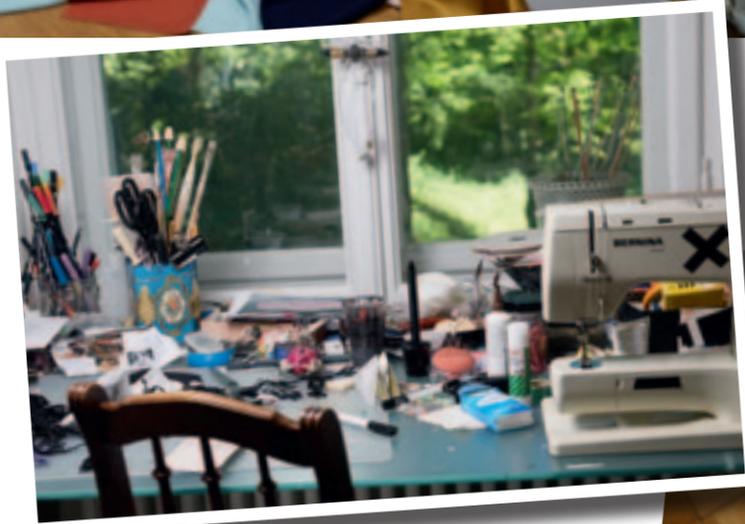


DESIGNER DE MODE Stéphanie Baechler



«Je projette de lancer ma propre collection»

A 28 ans, Stéphanie Baechler a déjà obtenu le Prix fédéral du design à deux reprises, en 2009 et en 2011. Cette distinction est assortie d'une bourse de 25 000 francs. «La première fois, j'ai passé un mois à New York dans un atelier, où j'ai jeté les bases du projet qui m'a permis de remporter la seconde bourse. Pour son utilisation, je rêve de lancer ma propre collection.» Débordante d'énergie, la pétillante jeune femme a toujours «bricolé», comme elle dit. «Vers 16 ans, je travaillais beaucoup avec du fil de fer. J'ai réalisé un corset pour un mariage.» L'artiste gagne aujourd'hui en visibilité. Elle a notamment signé la tapisserie et les abat-jour du lounge UBS de la foire Art Basel, en juin dernier. Stéphanie Baechler est l'une des sept designers de l'atelier saint-gallois de Jacob Schlaepfer, une maison qui fournit des tissus à Chanel, Louis Vuitton ou Marc Jacobs. Travailler pour cette firme de renommée mondiale est un honneur disputé. La société produit quatre collections par an: deux de prêt-à-porter et deux de haute couture. La Fribourgeoise s'est formée à l'Ecole des arts visuels à Berne puis spécialisée dans le textile à l'Ecole supérieure d'art de Lucerne, où se trouve la dernière section de Suisse dédiée à ce secteur. «La région Saint-Gall-Thurgovie jouit d'une grande tradition dans l'industrie textile. C'est là-bas que sont implantés les fleurons helvétiques de la branche, comme Schlaepfer», poursuit la créatrice. Cette parfaite bilingue allemand-français apprécie le travail de l'artiste féministe américaine Kiki Smith et du peintre espagnol Tàpies. Côté mode, elle vibre pour Dries Van Noten. Inspirée par les motifs floraux ou géométriques, elle doit, pour exercer son métier, aussi maîtriser l'informatique et les logiciels graphiques comme Photoshop.



PHOTOS: DOMINIC BÜTTNER/PXSIL.COM

Partnering
for visible impact

Fondée en 1995, LANexpert est une société suisse leader dans les services et l'intégration IT. Active dans l'étude, la mise en œuvre, l'exploitation et l'amélioration continue de l'infrastructure informatique de ses clients, LANexpert aide à transformer les systèmes d'information des entreprises en centre de valeur.

www.lanexpert.ch
Member of  Veltigroup
LANexpert
simplify complexity

| Genève

| Lausanne

| Berne

| Zürich

CHIRURGIEN PHILIPPE MOREL

Il rappelle de Miami. Enthousiaste comme à son habitude. «Je suis à un congrès mondial de robotique chirurgicale. C'est passionnant. Et je me rends compte qu'à l'Hôpital de Genève, avec nos trois robots, nous sommes parmi les cinq meilleures équipes du monde.» Dire que la chirurgie, c'est toute la vie du professeur Philippe Morel serait un euphémisme. Grand spécialiste de la greffe, vice-président de Swisstransplant, président de la Fondation pour les nouvelles technologies médicales, le Genevois de 59 ans ne s'arrête jamais. Sauf le dimanche soir pour le traditionnel repas de famille en compagnie de sa femme et de ses deux filles. «Bon, il arrive que je doive opérer aussi le dimanche soir. Le week-end et la nuit, c'est là que les salles d'OP sont les plus disponibles pour les transplantations.» Il est arrivé qu'il héberge chez lui des patients en attente de leur opération. Un grand cœur, ce Philippe Morel. Et un engagement de tous les instants. Digne du colonel qu'il est à l'armée. Chez les sanitaires, même s'il se serait bien vu pilote de jet.



CINÉASTE MARC FORSTER

Le Suisse de Hollywood a aujourd'hui fait sa place parmi les as de la Mecque du cinéma. Mais son pèlerinage ne s'est pas réalisé sans embûches. C'est à 21 ans que Marc Forster quitte le Davos de son enfance dorée pour l'Université de New York afin d'y réaliser son rêve américain. Cependant, son talent et ses quelques films prometteurs ne le sortent pas de la galère qu'il vit pendant dix ans. Mais il tient bon. Consécration en 2001: Halle Berry, premier rôle de son film *Monster's Ball* remporte un oscar. Dès lors, l'ascension est fulgurante pour le jeune réalisateur grison qui côtoie la crème de Hollywood. Il signe ensuite *Neverland*, histoire de l'auteur de Peter Pan, ou encore *Les cerfs-volants de Kaboul* tiré du roman éponyme. Celui qui ne voulait faire que du cinéma d'auteur se retrouve en 2007 aux commandes d'un bulldozer: *Quantum of Solace*, le 22e volet de James Bond, avec un budget record de plus de 230 millions de dollars et un tournage international.



ARCHITECTE PETER ZUMTHOR

«Je ne conviens pas aux personnes qui pensent que l'architecture est un service», a-t-il déclaré au début des années 2000. Peter Zumthor se définit comme un architecte auteur, un rêveur, qui exploite tous les matériaux imaginables pour la construction de ses édifices. Comme le bois au Pavillon suisse à l'Expo 2000 d'Hanovre ou encore la roche aux thermes de Vals, considérés comme son chef-d'œuvre. A l'image du Musée d'art de Bregenz, imposant et délicat à la fois, son créateur, reconnu dans le monde entier, demeure un personnage discret et modeste. Depuis plus de trente ans, son atelier est établi à Haldenstein, dans les Grisons. Né à Bâle, il se forme en partie à New York. Professeur à Los Angeles, Munich ou encore Harvard, l'architecte de 68 ans a également enseigné à l'Académie d'architecture de Mendrisio où ses élèves appréciaient la poésie de ses critiques. Lauréat du prestigieux Prix Pritzker en 2009, l'architecte présente cet été son concept de «hortus conclusus», un jardin clos, à la Serpentine Gallery de Londres.



PHOTOS: OLIVIER VOGEL/SANG/FEOL, PATRICK B. KRAEMER/KEYSTONE, ARNO BALZARINI/KEYSTONE

ASTRONOME Didier Queloz

«On a toujours un frisson quand on part à la chasse aux planètes»

Dans le CV de Didier Queloz, il est notamment mentionné que l'astronome de 44 ans est codécouvreur avec Michel Mayor de la première planète extrasolaire, autrement dit une planète qui tourne autour d'une autre étoile que le Soleil. C'était en 1995. A l'époque, ce champ de recherche occupait une vingtaine de personnes dans le monde. Autant dire des marginaux dans leur domaine. C'est qu'on imaginait mal pouvoir détecter des planètes alors même que celles-ci sont indétectables, pour n'importe quel télescope, car noyées dans l'éclat aveuglant de leur étoile. C'était sans compter une nouvelle méthode, balbutiante mais prometteuse. Une méthode indirecte qui pariait sur l'influence gravitationnelle des planètes sur leur astre central. Même la Terre, la toute petite Terre, en lui tournant autour, induit un léger mouvement d'oscillation chez le Soleil.

Michel Mayor et Didier Queloz ont utilisé cette méthode dite des vitesses radiales et révélé au monde l'existence de la planète 51 Peg b. Depuis, ce champ de recherche fait un malheur. Plus d'un millier de scientifiques l'animent désormais et les budgets alloués ont explosé. «Faire de la recherche, c'est passionnant, mais en faire dans un domaine en plein boom où tant reste à découvrir, c'est une chance unique.» Rares aujourd'hui sont les projets astronomiques actuels qui n'ont pas un lien plus ou moins étroit avec la quête des planètes extrasolaires. A l'exemple de WASP, «une série de petits télescopes capables de détecter des transits planétaires, autrement dit les chutes de luminosité que provoquent les planètes distantes quand elles passent entre leur étoile et nous, sur la Terre. Ces télescopes seront assemblés ici à Genève, avant d'être installés au Chili, sur l'immense observatoire de Paranal.» Didier Queloz connaît bien le Chili. Il y a effectué des dizaines de missions d'observation sous un des ciels les plus purs du monde. «Même si l'on ne regarde plus dans l'oculaire des télescopes, on a toujours un frisson quand on part à la chasse aux planètes.»



PHOTOS: ALBAN KAKULYA

REPORTER GLOBE-TROTTER Benoît Aymon

«Mon métier, c'est faire rêver le public»

«Vous nous faites rêver.» Voilà le plus beau compliment que l'on peut faire à Benoît Aymon. Le Valaisan de 57 ans coproduit depuis dix-huit ans le magazine de découvertes de la Télévision suisse romande (TSR) *Passe-moi les jumelles*. Cette fin juin, le journaliste rentre du Mustang, une région retirée du Népal où il a rencontré un Italien restaurateur d'art qui réhabilite des temples bouddhistes. Pour le rejoindre, il a parcouru quelque 230 kilomètres dans l'Himalaya et 11 000 mètres de dénivelé en compagnie du réalisateur Pierre-Antoine Hiroz. «L'approche demande huit jours de marche. Pour de tels périodes, nous partons à deux et tournons nous-mêmes les images.»

Le présentateur de *Passe-moi les jumelles* doit quitter les écrans à la rentrée pour ne plus se consacrer qu'au reportage. Parallèlement, l'émission double sa fréquence pour devenir hebdomadaire. Ce licencié en lettres a créé le magazine en 1992 avec Pierre-Pascal Rossi, après avoir occupé le siège de Darius Rochebin durant trois ans au Téléjournal. «Le journaliste exerce une profession de rêve car il est payé pour rencontrer des gens. A *Passe-moi les jumelles*, nous sommes vraiment gâtés car notre mandat est de parler des personnalités qui nous plaisent. Nos interlocuteurs deviennent souvent des amis.» Benoît Aymon s'était ainsi lié avec les guides de montagne disparus Erhard Loretan et Didier Favre.

Le montagnard poursuit: «Nous revendiquons une certaine forme de lenteur. La TSR n'a pas les moyens de TF1. Nicolas Hulot est allé au Mustang en hélicoptère, tandis que nous avons marché. Notre modestie facilite les échanges.»

Revers de la médaille? «Les absences. Les reportages nous retiennent des semaines loin de nos familles», relève Benoît Aymon, père de deux filles aujourd'hui adultes. Le journaliste sourit: «Et le public comme nos collègues sont persuadés que nous sommes toujours en vacances... Mais tant mieux. Cela signifie que le travail et le stress de l'équipe ne se voient pas à l'écran.»



PHOTOS: PHILIPPE CHRISTIN/RTS

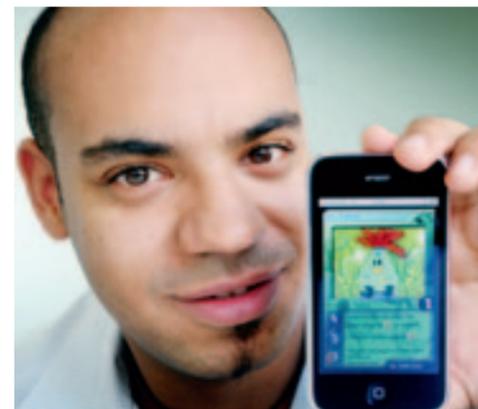
HACKER VICTOR-EMMANUEL DE SA

«Le hacker recherche toujours un moyen d'exploiter un système informatique autre que celui initialement prévu. Sa vision: aller droit au but.» Victor-Emmanuel de Sa travaille avec quelques-uns de ces génies parmi les meilleurs au monde. Réunion de famille cet été dans le cadre du concours mondial de hacking Defcon à Las Vegas où s'affrontent des pirates informatiques, des cryptographes et tout type d'experts du cyberspace. Victor-Emmanuel de Sa et son équipe sont désignés vice-champions depuis trois ans. Ce qui le passionne, c'est le mystère qui entoure le hacking, l'accès à des informations et à des milieux inconnus de la majorité. «Mais l'éthique vis-à-vis de mes clients et des moyens déployés demeure pour moi primordiale», ajoute celui que les Services secrets français ont approché à plusieurs reprises. A 40 ans, l'ingénieur a une carrière déjà bien remplie dans la sécurité informatique. Chez Morpho, il numérise les empreintes digitales de la population malaisienne. Au Département de la défense en Australie, il élabore un système pour repérer et identifier les soldats mobilisés à l'extérieur du pays. Aujourd'hui, il est directeur de la stratégie chez Geneva Solutions, une société de services de sécurité informatique pour des institutions financières, étatiques et des grands groupes.



CONCEPTEUR DE JEUX VIDÉO SHABAN SHAAME

Tombé dans Tolkien quand il était petit parce que sa mère lui lisait *Le seigneur des anneaux*, Shaban Shaame est parvenu à maintenir son émerveillement pour l'heroic fantasy au cœur de son métier: designer de jeux vidéo. Un défi d'autant plus difficile que contrairement à Montréal ou à San Francisco, Genève, où il a étudié l'informatique, n'est pas au centre de cette industrie. Mais pour cet «Internet native» de 26 ans, les frontières ne comptent pas. Moonga, son jeu de cartes à collectionner pour smartphone, est devenu la plus téléchargée des applications de l'Appstore au Japon l'été dernier. C'est aussi grâce au Web qu'il a pu recruter la quarantaine d'artistes qui illustrent de dragons et autres succubes féériques ses cartes Panini de l'ère numérique. Du coup, Shaban Shaame s'est mis à voyager pour représenter sa start-up Everdreamsoft au Tokyo Games Show ou au salon E3, la cour des grands du jeu vidéo où il vient de rencontrer l'éditeur du jeu star Angry Birds.



TRADER JONATHAN HERBERT

«C'est un métier passionnant, mais qui demande l'absolu», résume Jonathan Herbert, gérant de hedge fund à Londres. Un métier «qui vous absorbe complètement: vous êtes dedans vingt-quatre heures sur vingt-quatre». Même au milieu de la nuit, Jonathan se réveille parfois pour «regarder ce qui se passe sur les marchés». A 38 ans, il n'a pas vu les années filer. Ce qui lui plaît? «On touche à tout, on analyse une entreprise au plan financier, industriel, concurrentiel, on rencontre des CEO.» Vient ensuite la décision d'investissement: le gérant de hedge fund prend des «paris» d'achat ou de vente sur une entreprise. Mais attention, avertit Jonathan: «Il y a une image de joueur de casino associée à ce métier qui est fautive. Réussir demande énormément de travail, de motivation. Il n'y a pas de fortune rapide, ni de recette miracle.» Il compare les «hedge funders» à des «truffiers»: «On renifle pour trouver de la valeur, et on parie si elle va se révéler à la suite d'un événement donné.» Et gagner de l'argent, n'est-ce pas un attrait majeur de ce métier? «Oui, répond-il, mais l'argent m'intéresse car il m'offre ce que je veux vraiment: la liberté.» Aujourd'hui, Jonathan a le loisir de rentrer à 15 h 30 s'il le veut, car il a créé sa propre société. La passion de «dénicheur de valeur» l'habite toujours.



PARFUMEUR ISABELLE MAILLEBAU

Pour élaborer les senteurs d'un hôtel, la créatrice s'imprègne de l'environnement, écoute les demandes, fait évoluer les effluves du bar aux salons en passant par la réception. Dans son laboratoire, elle retranscrit ses idées en odeurs, puis travaille les matières premières jusqu'à ce que la fragrance satisfasse le client. Une démarche à la fois intuitive et analytique. «J'essaie toujours de mettre du patchouli dans mes formules», glisse-t-elle malicieusement. Issue de la cinquième génération d'une grande famille de parfumeurs, Isabelle Maillebau est allée à bonne école. Givaudan pendant sept ans, puis Drom Fragrances dont elle a notamment développé les produits au Moyen-Orient. Son nez a humé pour L'Oréal, Dior, Guerlain. La Française a cofondé il y a trois ans IPG Fragrances à Montreux, un «service de création d'identité olfactive». Elle compose des senteurs personnalisées haut de gamme. Ce sur-mesure, dont le prix démarre à 30 000 francs, séduit les ménages fortunés et les palaces du monde entier.



SKIPPER YANN GUICHARD

«Naviguer me procure un sentiment de liberté et de bien-être que je ne retrouve nulle part ailleurs.» Yann Guichard, 37 ans, est l'un des marins les plus prometteurs de l'univers de la voile. Et un homme de défis. A peine familiarisé avec le catamaran Tornado, le skipper rejoint l'équipe française de voile olympique en 1997. Il est sélectionné en 2000 pour les Jeux de Sydney où il décroche la 4^e place. C'est ensuite avec le baron Benjamin de Rothschild qu'il partage sa passion des multicoques. Il rejoint le Team Gitana fondé par le banquier qui lui confie la barre du trimaran Gitana 11 en 2009. Car l'année suivante, un grand challenge l'attend: la Route du Rhum, fameuse course en solitaire à travers l'Atlantique. Même s'il ne parvient pas à reconquérir le titre remporté par son prédécesseur lors de la dernière édition, cette première expérience demeure inoubliable pour lui. Récemment sur les eaux lémaniques pour le Bol d'or Mirabaud, Yann Guichard participe au championnat des Extreme Sailing Series depuis février dernier, au sein du Team Alinghi.



DESIGNER AUTOMOBILE MARCO PIFFARETTI

«Mes parents m'affirment que le premier mot que j'ai prononcé ce n'est pas maman ou papa mais auto. Pensez si j'ai l'automobile dans les gènes!» Toujours un brin hilare quand il s'exprime, Marco Piffaretti est l'un des plus connus des designers automobiles suisses. C'est aussi un esprit indépendant qui voit «le design comme un espace de liberté qui transcende les contraintes d'une industrie particulièrement technique.» Son parcours est marqué par cette indépendance. Au lieu de faire l'ETHZ comme son père le souhaitait, il suit les cours de la Scuola d'Arte Applicata de Turin puis ceux de l'Art Center College de Montreux avec l'idée de créer son propre bureau, Protoscar, pour s'imposer dans le très petit monde du design automobile. Le premier dessin qu'il vend est celui de la «Montecarlo GTB Centenaire» avec motorisation Lamborghini de 720 chevaux. Pionnier de la conception assistée par ordinateur, il trouve ses premiers contrats chez Opel. Suivront les constructeurs japonais Nissan, Mitsubishi et Subaru avant de se lancer en 1999 avec un collaborateur sur le design de la nouvelle Cinquecento pour un magazine automobile italien (Fiat reprendra ensuite le projet). En parallèle, Marco Piffaretti poursuit son rêve ultime: dessiner sa propre voiture. Cette sportive électrique, la Lampro, promène depuis peu sa gueule sur les routes suisses.



PHOTOS: YUNUS DURUKAN, STEFANO GATTINI / ALINGHI, DR

SCÉNOGRAPHE-MUSÉOGRAPHE François Confino

«Je n'échangerais mon métier pour rien au monde»

Après une quarantaine d'années d'activité professionnelle, François Confino serait-il fatigué? Pensez-vous. Le Franco-Suisse, né à Genève en août 1945, garde la passion chevillée au corps et à l'âme. De ses études d'architecte à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich, il garde un sens affûté de l'espace et de ses potentialités. Une compétence qui sert avantagement le scénographe et muséographe qu'il est devenu et dont les talents sont demandés sur la planète entière. Des Etats-Unis à la Chine en passant par l'Italie et la Suisse. Et bien sûr la France. L'exposition *Génome* dans le cadre du 450^e anniversaire de l'Université de Genève en 2009, c'est lui, tout comme le Musée de l'automobile à Turin qui ne désemplit pas depuis son ouverture en mars. Le Musée Chaplin à Corsier-sur-Vevey, ce sera encore lui... «Je n'échangerais mon métier pour rien au monde. On me paie pour apprendre de nouvelles choses en permanence et pour mettre en scène ce savoir. Que vouloir de plus?» Exercer ce métier depuis un charmant hameau du sud de la France peut-être? C'est exactement ce qu'a décidé de faire François Confino depuis 1996. «Avec l'internet à haut débit, pourquoi rester à Paris? Et l'aéroport de Marseille est à une heure et demie d'ici.» Il serait peut-être un architecte «normal» si, lors d'un séjour universitaire à New York, sa femme et lui n'avaient pas croisé les membres d'un groupe utopiste. Espace, art, pensées, savoirs, le mélange fait fureur au point qu'on leur propose l'exposition inaugurale du Centre Pompidou à Paris en 1977. Une expo sur les objets... d'aujourd'hui vus depuis un lointain avenir. Un franc succès. Le premier d'une longue liste. Son préféré? Le Musée Erik Satie à Honfleur qu'il a conçu avec son épouse Catherine. «C'est un tout petit musée qui ne montre aucun objet personnel du compositeur, mais qui propose un voyage inspiré du surréalisme, mouvement dont Satie était très proche.» Et un mauvais souvenir? «Le Pavillon sur la ville du futur en 2010 à Shanghai. Les Chinois ont acheté notre projet, mais en ont confié la réalisation à des locaux. Le résultat fut désastreux.»



PHOTOS: ORNELLA ORLANDINI/PHO-TO.IT, DR, GUIRAUD/EOL



AGENT SECRET Jacques Baud



«La force des services secrets suisses réside dans leur capacité d'analyse»

Un soir de 1982, Jacques Baud reçoit un coup de fil mystérieux. Son interlocuteur, qui ne se nomme pas, lui propose de travailler pour une unité spéciale. Laquelle? Il n'en saura pas davantage au téléphone. Mais il n'en faut pas plus pour piquer sa curiosité. Le jeune correspondant pour des revues militaires étrangères ne tardera pas à rallier ce qui se révèle être le Service de renseignement stratégique de la Suisse. Un début de carrière d'agent secret qui rejoint la fiction. Sauf que l'espion ne venait pas du froid, mais de Genève.

«La réalité du métier est bien plus terre à terre que la façon dont j'ai été recruté», relativise aujourd'hui Jacques Baud, colonel de l'état-major général. Ce qui le passionne alors, c'est ce travail de fourmi au quotidien. «C'est comme chercher un trésor, en mettant en relation tous les outils à disposition: les rapports, les articles de presse, l'écoute électronique...» Un travail minutieux dont les résultats s'avèrent souvent capitaux. A l'image de son «petit succès personnel», durant l'ère de Ceausescu: «En analysant des rapports de transfuges, j'ai découvert qu'un massacre se préparait dans des villages magyars en Roumanie. Alertée, la diplomatie suisse a pu alors intervenir à temps pour contrecarrer les projets du dictateur.» L'espion suisse connaît aussi des missions de terrain, dans des contextes souvent délicats. «Je ne peux pas tout dévoiler», dit-il d'un ton qui reste enjoué. Dès les années 1990, l'expert du renseignement et du terrorisme met ses compétences au service de nombreuses missions humanitaires et de maintien de la paix, partout dans le monde. En 2005, les Nations Unies lui confient leur Centre d'analyse au Soudan. «Comme je connaissais les chefs de guerre locaux, nous étions fréquemment chargés de négocier des trêves, ainsi que des libérations d'otages ou d'enfants enlevés. J'étais alors largué avec un de mes collaborateurs en hélicoptère dans la zone critique, sans arme et sans moyen de communication, durant quelques jours. Le temps pour nous de mettre les clans de la région d'accord.» Aujourd'hui, à 56 ans, Jacques Baud vit à New York où il dirige une cellule du Bureau des affaires militaires de l'ONU.



PHOTOS: DR

DÉLÉGUÉ HUMANITAIRE CLAIRE KAPLUN

Depuis mars dernier, Claire Kaplun (45 ans) coordonne la communication en Irak pour le CICR (Comité international de la Croix-Rouge). A Bagdad, la situation reste extrême. «La vie quotidienne est un défi pour nous et surtout pour les Irakiens. Il arrive encore que des bombes explosent. Nous prenons bien sûr beaucoup de précautions et ne nous déplaçons que quand notre travail le requiert.» Après avoir été journaliste, cette Genevoise diplômée en relations internationales s'est engagée en 2005 dans l'humanitaire au CICR, avec une parenthèse de deux ans au Conseil des droits de l'homme. «Cette mission en Irak est difficile mais je l'apprécie. C'est un pays passionnant où il y a beaucoup à faire. Il est très motivant de se dire qu'à notre modeste échelle, nous contribuons à alléger la souffrance des gens.» Le CICR, c'est une vie en vase clos où se nouent des relations intenses. «J'ai fait des rencontres magnifiques qui rendent le quotidien très joyeux. Et c'est un déchirement quand mes collègues doivent repartir.»



VULCANOLOGUE THIERRY BASSET



C'était pendant sa thèse en vulcanologie à l'Université de Genève. Il se baladait sur ce volcan guatémaltèque quand il comprit qu'il ne poursuivrait pas dans la recherche académique. Il deviendrait vulgarisateur scientifique. Vingt ans et quelques débuts difficiles façon vaches maigres plus tard, Thierry Basset vit ses passions après les avoir mariées. Onze semaines par année, il quitte son épouse et ses trois enfants pour répondre à l'appel de la roche et des fumerolles. Excursions géologiques en Suisse, voyages vulcanologiques organisés en Sicile, en Grèce, au Guatemala, en Islande et tout bientôt, en Nouvelle-Zélande. Par groupe de huit à quatorze, les curieux suivent le guide sur des sentiers parfois perdus et sculptés par la lave. «Je travaille toujours avec des locaux. La science naturelle se magnifie grâce aux contacts humains.» Il y a aussi les conférences (de moins en moins), la radio (de plus en plus) et un livre (peut-être)... «Mais là, pour l'instant, j'ai vraiment trop de travail.» Un indice de réussite.

GOLFEUR JULIEN CLÉMENT

Il tape ses premières balles à l'âge de 10 ans. Cinq ans plus tard, il obtient le handicap de 0 et réussit son premier «hole-in-one» peu de temps après. Puis, c'est au sein de l'équipe helvétique qu'il exerce ses swings. Aujourd'hui, Julien Clément, meilleur golfeur suisse, a un objectif en tête: rejoindre à nouveau le prestigieux Tour européen. Ces greens des grands, il les a connus durant les saisons 2003-2004. Une période qui prend fin avec un échec, et un retour au Challenge Tour, la deuxième division européenne. Il enchaîne maintenant les tournois et les voyages. «Mon parcours est délicat, j'ai connu des hauts et des bas, admet le Genevois. Mais je reste patient et confiant.» Point fort dans sa carrière: il décroche la troisième place de l'Open de Crans-Montana en 2008. Le golfeur de 30 ans apprécie les espaces souvent magnifiques où il joue... et l'absence de patron: «Je ne dépends que de moi-même, dans les bons comme dans les mauvais moments.»

PHOTOS: FLORIAN CELLA/EOL



GEMMOLOGUE MANUEL BOUVIER

Il est le fils de... mais un caractère bien à lui. Il décide assez tôt qu'il ne sera pas comme cette famille de «lettres». Il s'inscrit à HEC Saint-Gall. Et la déserte rapidement. Sa tasse de thé, il la connaît. De là à se l'avouer. «Petit, j'adorais regarder et étudier les bijoux de ma grand-mère. Cette fascination pour les ors et les pierres, je l'avais déjà adolescent. Mais j'étais trop occupé à maquiller les boguets.» A la vingtaine, c'est autre chose. Il part à New York suivre les cours du Gemmological Institute of America. Premier job chez Cartier dans le domaine de la haute joaillerie où il s'occupe aussi d'aider à constituer la collection du musée éponyme. «J'y ai acquis l'essentiel de ma culture joaillière.» Manuel Bouvier, 46 ans, n'aime pas que les pierres. Il aime les bijoux – les dessiner, s'entend – et en confier la réalisation à des artisans locaux. «Je crée avant tout pour mon stock, pour des détaillants, des marques, mais aussi pour des particuliers.» Sa clientèle: 10% suisse et 90% étrangère, répartie principalement entre l'Asie et l'Amérique. «Plus de vingt ans que je suis dans la joaillerie. Que je fais d'une passion, un métier.»

VEILLEUR TECHNOLOGIQUE JOËL VAUCHEL

Fils de cheminot né en face d'une gare, Joël Vauchel voue un amour inconditionnel aux trains. Il collectionne par centaines les modèles, en particulier suisses comme les «crocodiles» du Gothard. Il a amassé depuis l'âge de 10 ans des milliers de revues et des centaines de livres. Faire d'une pareille passion son métier ne pouvait aboutir qu'à un job hors norme. Joël Vauchel y parvient à l'âge de 45 ans en rejoignant ABB Sécheron, à Genève, en 1999. Là, il sera l'un des artisans du redéploiement du fabricant de transformateurs dans le ferroviaire. Le train étant pour lui «la conjugaison de la technique et de la géographie, mais aussi de la géopolitique et finalement des hommes», il va alors inventer son métier en se faisant détective dans le club très fermé du chemin de fer afin de déceler les marchés et d'anticiper les besoins. Ce sera par exemple le cas à New York où il est parti humer l'atmosphère des chemins de fer autour de la mégapole. Là, ABB Sécheron décrochera l'un de ses plus gros contrats quand les nécessités se matérialiseront. Depuis, il fait cela partout dans le monde en montant à bord de trains turcs, russes ou encore chinois afin de préparer ABB Sécheron aux appels d'offres qui s'esquissent pour relier Istanbul à Pékin par une Route de la soie ferrée, pour faire renaître le Transsibérien ou mettre Hongkong à portée de TGV de Saïgon.

**CHANTEUR** SOPHIE HUNGER

Rock'n'roll. L'évocation fait toujours recette. Le rêve de milliers, de millions d'ados. Devenir chanteur, arpenter les scènes et les studios, créer, signer des autographes. Mais combien d'élus pour combien d'appelés? Une toute petite minorité. Sophie Hunger (27 ans) est en cela une privilégiée si l'on met de côté que son talent et son travail sont pour beaucoup dans son succès. Ils sont rares les musiciens qui vivent de leur art en Suisse. Non seulement la Bernoise y parvient, mais avec une vista qui n'a d'égale que son exigence artistique. Elle a les honneurs de la presse helvétique et étrangère. En 2009, le quotidien français *Libération* titrait avantageusement «La PhiloSophie Hunger». Sketches on Sea, Monday's Ghost et finalement 1983, chacun de ses trois opus ont enchanté le public. Sophie Hunger connaît les disques d'or. Et les scènes prestigieuses. Celles du Montreux Jazz Festival notamment. Et tant d'autres à venir.

PHOTOS: THIERRY PAREL, LIONEL FLUSIN, CHANTAL DERVEVE/EOL

«LA LIMITE ENTRE TRAVAIL ET LOISIR DEVIENT DE PLUS EN PLUS FLOUE»

Autrefois, il permettait de vivre. Aujourd'hui, il doit participer à notre développement personnel. Notre rapport au travail a complètement changé comme l'explique Nicky Le Feuvre, professeur de sociologie à l'Université de Lausanne.

PAR PIERRE-YVES FREI

BILAN Le job de rêve est-il affaire personnelle ou existe-t-il des déterminants sociaux?

NICKY LE FEUVRE Les deux. Le métier peut se définir selon trois axes différents d'un point de vue sociologique. Tout d'abord, il y a la dimension utilitariste de l'emploi: la plupart du temps, un travail sert à vivre et parfois encore à survivre. Il rapporte de l'argent, plus ou moins. Ensuite, il y a l'idée que le métier que l'on exerce peut constituer un élément essentiel de l'expression de soi, de son développement personnel et de son épanouissement. Finalement, il y a le fait que l'emploi constitue une voie privilégiée d'intégration sociale, qu'il ouvre l'accès à un ensemble de droits sociaux.

B Cette quête du job de rêve suit-elle l'avènement de notre société de loisirs?

NLF Dans la période dite «fordiste», les sociologues avaient tendance à penser que les loisirs constituaient effectivement le lieu privilégié du développement personnel, de «compensation» à l'égard des usures et souffrances occasionnées par le travail. Aujourd'hui, la frontière devient plus floue entre travail et loisir, notamment du fait de la désynchronisation des horaires de travail. Toutefois,



cela est évidemment variable selon le niveau de hiérarchie et le secteur d'activité.

B Cette importance du travail comme pilier identitaire n'existe-t-elle pas déjà dans les sociétés traditionnelles?

NLF La grande différence dans notre société aujourd'hui, c'est que chacun d'entre nous est vu comme étant de plus en plus responsable de son propre destin professionnel. Cette responsabilisation s'est développée parallèlement à un nouveau style de management qui cherche à autonomiser chaque employé et l'encourager à prendre des initiatives (en faveur de la bonne marche de l'entreprise, bien entendu). La réussite professionnelle devient plus que jamais une affaire personnelle. Tout comme son bien-être au sein de l'entreprise.

B Si l'on est responsable de son sort professionnel, il n'est pas de bon ton de se dire insatisfait non?

NLF En effet, surtout chez les cadres. On ne doit pas avouer, parfois même jusqu'à son entourage proche, que l'on est insatisfait de son travail, même si celui-ci est relativement bien rémunéré. Cet aveu sonne comme un échec, pire comme un échec personnel puisqu'il évoque de

mauvais choix pris à certains moments de ses études ou de sa carrière. Au reste, il y a un autre effet pervers de cette responsabilisation: c'est le stress. Il ne s'agit plus seulement d'avoir un job, mais d'avoir un job plaisant. C'est assurément une pression supplémentaire.

B D'autant que les parcours professionnels sont de plus en plus mouvementés?

NLF Oui, on change beaucoup plus souvent d'emploi et parfois même de métier que par le passé. En cause: les mutations rapides du marché du travail sous le coup de la concurrence, de l'évolution des technologies, de la mondialisation, etc. Mais aussi cette quête par nombre de travailleurs d'un job si ce n'est de rêve, du moins correspondant plus à leurs attentes d'épanouissement personnel. C'est une évolution majeure. Surtout dans le monde des cadres et professions supérieures où la mobilité est bien plus grande qu'auparavant. Ce qui n'est pas sans poser des problèmes aux entreprises qui doivent redoubler d'efforts pour garder leurs cadres, en tout cas dans certains secteurs marqués par des risques de pénurie de main-d'œuvre qualifiée ou hyperspécialisée.

B On ne se réfère donc plus à son entreprise quand on parle de son métier?

NLF Si. Mais pour des raisons différentes. Les métiers sont de plus en plus spécialisés et difficiles à expliquer. On prend alors un raccourci en se référant à son employeur: «Je travaille pour telle ou telle entreprise.» Si celle-ci est connue, cela peut avoir un certain effet social. C'est encore mieux si l'on donne plusieurs noms de société. La mobilité constitue aujourd'hui un autre indice de réussite dans certaines conditions.

B Est-ce que les Suisses sont heureux au travail?

NLF La majorité d'entre eux se dit satisfaite au travail, malgré le fait que les durées du travail sont particulièrement longues en Suisse, surtout pour les hommes. Ils se disent aussi passablement stressés. ■